

LE LIVRE DE PRIÈRES DU BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG

Dans l'exposition sur la bibliothèque du couvent des célestins à la bibliothèque Ceccano en 2006, le charmant livre de prières manuscrit n° 207, a été présenté posé sur un velours pourpre et orné d'un chapelet de buis. J'étais inspiré pour cette présentation quelque peu précieuse, par l'idée souvent un peu douçâtre que l'on a de notre cardinal, poussé par les grands de la cour, comme un enfant prodige. J'avais été quelque peu déçu de ne pas retrouver mention de ce petit livre dans le catalogue des manuscrits dressé par les célestins. J'en étais presque au point, comme un personnage de la *Vie de saint Louis* par Joinville, de dire « je ne puis forcer mon cuer à croire » à l'authenticité de la transmission de ce manuscrit. En outre l'historien on le sait en présence d'une relique se sent bien souvent partagé. Il sait à quel point les commerces du Moyen âge, les partages excessifs, les vols et profanations de la Révolution jettent de suspicion sur bien des objets de la dévotion populaire et ne peut pas s'empêcher de se rappeler les invectives de Calvin dans son *Avertissement très utile* dit aussi *Traité des reliques*¹ entre les parfois multiples têtes de saint Jean-Baptiste ou les saints nombrils. Je présentai néanmoins notre livre comme une relique, suivant l'idée qu'il avait été représenté dans les portraits du saint prélat comme le volume qu'il feuilletait pour ses prières.

L'aspect émouvant certes reste vrai, mais on pourrait objecter en relisant le détail du procès de canonisation que c'est davantage sur une flaque de sang et accompagné de cordes souillées de vermine que j'aurais dû le présenter. Il faut en effet se replonger dans la vie du jeune Pierre de Luxembourg pour comprendre ce qu'est ce livre.

1. Jean CALVIN, *Avertissement très utile du grand profit qui reviendrait à la Chrétienté...*, 1543.

Si nous commençons *ab ovo*, Henri V le blond, le fils de Waleran III de Limbourg et d'Ermesinde de Luxembourg, beau frère du duc Matthieu II de Lorraine, épouse en 1231 Marguerite de Bar qui lui apporte Ligny-en-Barrois. De leur fils aîné Henri VI de Luxembourg et de Flandre descendent Henri VII, l'empereur, Jean roi de Bohême et enfin Charles IV empereur.

Le frère cadet de Henri VI, Waleran hérite du blason de Limbourg, du nom de Luxembourg et de la seigneurie de Ligny, il engendre Waleran II qui engendre Jean II qui engendre Guy I^{er} qui sera comte de Ligny et comte de Saint Pol par son mariage avec Mahaut de Châtillon cousine du duc de Bourbon. Ce sont les parents de notre Pierre de Luxembourg qui est leur sixième enfant. Il est né à Ligny-en-Barrois en 1369, mais il sera vite orphelin de père en 1371 puis de mère en 1373²; il est élevé par Jeanne, comtesse d'Orgières, sa tante. Son aîné Waleran III devient comte de Ligny et Saint-Pol et fait une carrière militaire, finissant connétable de France; lui est destiné assez logiquement à l'église et envoyé en 1377 à Paris pour études à l'école de Notre-Dame; il apprécie beaucoup ses professeurs et s'y constitue un entourage que nous verrons reparaître au procès de canonisation: Jean de La Marche, (fondateur du collège de La Marche à Paris, avec son neveu Guillaume de La Marche) et François de Saint-Michel; il suit aussi les cours de Pierre d'Ailly au collège de Navarre, et termine sa philosophie en 1380. Il y fit aussi connaissance de Philippe de Mézières. C'est pendant cette période parisienne que se forge sa personnalité. Dès ce moment il se fait remarquer pour son extrême piété, son assiduité à l'étude, à la prière privée et quand il aura acquis en 1379 le titre de chanoine de Notre-Dame, son application aux heures canonales. Par humilité, il reste assis parmi les enfants de chœur. Les témoins de cette époque notent sa charité, dilapidant le revenu de sa prébende, mais aussi il donne des cours aux enfants pauvres. Un peu plus tard commenceront ses austérités: jeûnes, confession tous les jours, pénitences, corde de chanvre sur les reins qu'il laissait envahir par les poux, flagellations jusqu'au sang³. En 1380, il doit en juin se rendre à Calais comme otage en échange de Waléran qui avait été fait prisonnier par les Anglais. Après plusieurs autres prébendes obtenues par l'entremise de sa famille (chanoine de Cambrai en 1381; archidiacre de Bruxelles), il est nommé en mars 1383 évêque de Metz⁴ Il s'agit bien entendu de reconquérir pour Clément VII un diocèse majoritairement urbaniste. Waleran est lieutenant de l'évêque et l'appuie d'une campagne militaire. Toutefois Pierre prend son rôle au sérieux. Il se prépare par des séjours à Ligny où il retrouve sa sœur aînée Jeanne. Ayant apporté de nombreux livres de dévotion, ils les lisent ensemble⁵ car il lui fait partager son enthousiasme

2. Mahaut de Châtillon serait morte en 1373 selon les Bollandistes, en 1378 selon d'autres sources.

3. *Acta Sanctorum*, vol. Juillet, 3, p. 470.

4. *Acta Sanctorum* vol. Juillet, 3, p. 430.

5. *Acta Sanctorum* vol. Juillet, 3, p. 468.

religieux, ils resteront très liés et celle-ci, séduite par son idéal de chasteté, écartera le mariage. Puis il se rend à Metz et fait l'apprentissage de la politique, entre les différentes factions qui règnent sur la ville, cependant que son frère se rend de plus en plus encombrant. Pierre fait en 1385 une entrée solennelle, nous dit-on, monté sur un âne et pieds nus, continuant ainsi une ligne d'humilité un peu ostentatoire. Pourtant entre temps, il avait reçu le titre cardinalice de Saint-Georges au Velabre le 15 avril 1384.⁶ Ce n'est qu'en 1386 qu'il fut appelé à la cour d'Avignon, où il fut reçu avec beaucoup d'honneur. Dans le faste de la cour il continuait ses austérités et même les renforçait, nous dit-on, pour chercher à échapper à leurs séductions, ce qui le rendit malade. Il envisageait pourtant de jouer un rôle pour résoudre le schisme en intervenant auprès des princes. On signale déjà quelques miracles dont le plus célèbre est l'apparition du Christ pendant sa prière à Châteauneuf-du-Pape.

Mais miné par les épreuves il meurt le 2 juillet 1387. Je laisse de côté les miracles *post mortem* puisque le livre ne leur est pas associé⁷.

La vie du bienheureux Pierre est connue par plusieurs textes, les vies latines déposées au procès, puis une série d'hagiographies postérieures⁸. Les sources non biographiques, ayant trait en particulier à ses revenus ou ses actes civils, ont été encore peu examinées.

LA CONFECTION DU LIVRE DE PRIÈRES

Un épisode de sa vie raconté par les témoins du procès de canonisation est l'achat de son livre de prières personnel. Il est peu de manuscrits dont l'acquisition soit aussi parfaitement documentée.

Le témoin II, Gui de Mézières déclare « *ita vidit et librum orationum ipse loquens de D. cardinalis mandato Parisiis scribi fecit, saltem partem illius. In eodem libro erant psalterium S. Hieronymi, suffragia Apostolorum et aliquae missae votivae, et etiam aliquae alia: dicens quod post obitum d. D. Petri card. De Luxemburgo, D. card Salutiarum d. librum habuit et, ut credit, liber constitit in scribendo octo francos. De anno? Dixit quod scriptus fuit primo anno promotionis ad cardinalatus.* »

Ainsi ce petit livre de prières a été commandé à Paris où il a été confectionné pour la plus grande part l'année de la promotion au cardinalat, et plus précisément selon un témoin de la Toussaint 1384 à Pâques 1385. Le

6. Eubel, *Hierarchia catholica*, p. 28.

7. Cf. Yveline PROUVOST, « Les Miracles de Pierre de Luxembourg », *Cahiers de Fanjeaux*, t. 37 (2002), p. 481.

8. Voir bibliographie générale dans Florence LENOBLE, *Pierre de Luxembourg, un saint du XIV^e siècle et son image*, mémoire de maîtrise, Paris I, 1983; et dans Michel FEULLAS, « Une tradition hagiographique, les panégyriques latins du bienheureux Pierre de Luxembourg dans l'église des Célestins d'Avignon au XVII^e siècle », in *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 7^e série, t. VI (1985), p. 87-107.

contenu indiqué correspond exactement à celui qui est conservé. Sa réalisation a coûté 8 francs. Il a été légué au cardinal de Saluces. Un autre témoin affirme que Pierre de Luxembourg faisait recopier des prières pour lui un peu partout, dont deux provenant d'Avignon, et les portait attachés en bandoulière.

Le texte déclare que le manuscrit a été en partie fait à Paris. Alors où a été réalisé le reste ? En fait ce manuscrit est très homogène dans sa mise en page, son type d'écriture. Il est toutefois inachevé, le dernier texte n'étant suivi d'aucun excipit et de nombreux feuillets étant restés blancs. Le calendrier, en tête, n'a pas non plus été réalisé. Cela signifie sans doute que la confection a en effet été interrompue au moment où Pierre a quitté Paris. On pourrait alors admettre que Guy de Mézières l'a vu vers cette époque et qu'il a supposé que son possesseur le ferait compléter par la suite, ce qu'il a négligé de faire. On peut seulement supposer, mais sans preuve, qu'il en a fait faire la reliure à Avignon. Elle est en peau tannée très sombre, ornée de fers figuratifs typiques de la fin du XIV^e siècle.

LE CHOIX DES PRIÈRES ET LA QUESTION DE L'AUTHENTICITÉ DU LIVRE

La composition du livre est difficile à cerner, on n'y voit pas vraiment une progression ou un plan ; comme dans les livres d'heures, c'est un vademecum de toutes sortes de textes, tantôt édifiants, tantôt jaculatoires, tantôt liturgiques. Néanmoins on peut tenter une typologie et étudier la thématique. Du point de vue de la forme, les strophes rimées prédominent. Une évolution thématique semble apparaître dans l'ordre suivi, car les premières prières sont principalement consacrées à la Vierge (f. 8-78), les suivantes, après le « psautier de saint Jérôme » sur lequel je reviendrai, sont consacrées aux saints (f. 101 sqq), ensuite apparaît le Christ, pour lequel les textes sont assez dispersés, et enfin vers la fin des dévotions diverses, au Saint Esprit, aux anges, pour les défunts tandis que les saints réapparaissent. Or il est tout à fait frappant si l'on compte l'étendue des prières ou textes adressés à chacune de ces entités que la Vierge l'emporte de loin avec 69 feuillets, ensuite viennent les autres saints et les anges avec 62 feuillets, le psautier en occupe 22 consacré qu'il est à la pénitence, les oraisons à Jésus Christ, désigné comme « Dieu » comme il est de coutume à l'époque n'occupant que 18 feuillets, cependant qu'il reste 8 feuillets pour des dévotions telles que celle du Saint-Esprit et les textes consacrés aux défunts.

Cette répartition est tout à fait remarquable, influencée par les livres d'heures et donc par la dévotion laïque, mais ici la prédominance de la Vierge Marie est si accentuée qu'on peut envisager un choix personnel, puisqu'elle apparaît en tête et avec des textes d'une grande beauté (le *stabat mater*, devenu ici *salve mater*) et d'une grande longueur comme le *dictamen* attribué à saint Augustin en cent quatrains, qui est probablement une œuvre

anglaise du XIII^e siècle⁹. Doit-on aller plus loin et interpréter cette préférence, chez un jeune garçon, orphelin depuis l'âge de huit ans comme un manque affectif réel, d'autant que le mot « mater » revient de façon obsédante dans ces prières ? Je le crois, d'autant plus que la sainte Mère y est associée tantôt aux joies, qui sont courtes comme l'a été la vie de Mahaut de Châtillon la mère du bienheureux, tantôt aux souffrances longuement détaillées, telles les sept douleurs auxquelles est consacré un texte intéressant associé aux heures canoniales. Ces souffrances naturellement reparaissent dans les invocations au Christ, ressenti comme un roi, certes, mais aussi et surtout comme un héros de la douleur physique et morale, dans les blessures et les humiliations que Pierre s'infligera lui-même pour lui ressembler. Très typique de cette piété exaltée, les hymnes aux cinq plaies du Seigneur correspondent à une dévotion recommandée et appuyée d'indulgences par les papes Jean XXII et Urbain V. Enfin le psautier dit de saint Jérôme, au cœur même du petit livre, et qui occupe nous l'avons vu une large partie est un florilège des passages des psaumes exprimant la repentance pour les péchés et l'espoir du pardon, compilé sans doute par Prudentius Trecensis (env. 844-861)¹⁰. Les invocations aux saints en revanche ne semblent pas constituer un corpus très cohérent, seule la présence finale de saint Pierre, le patron céleste du jeune cardinal apporte une touche personnelle. Les trois saintes invoquées sont des martyres orientales, et saint Jean l'Évangéliste est présent surtout en association avec la Vierge. Le peu de mention de la Résurrection est frappant. Enfin et surtout, l'oraison à la Trinité que mentionne le procès de canonisation en tête des prières que Pierre aurait fait compiler est absente. Ses goûts sont donc différents de ceux que l'on voudrait lui faire avoir.

Dans ces conditions on serait tenté, pour un saint, pour un cardinal, pour un étudiant de l'université de Paris, de penser que son corpus est personnel et même qu'il en est l'auteur¹¹. Tout d'abord ces prières sont-elles personnalisées ? Non, car le titulaire est désigné comme N orant, comme s'il s'agissait d'un livre d'heures fabriqué en série. Ces prières sont-elles originales ou banales ? La seule prière vraiment rare est *Anima Christi*, dont le manuscrit contient l'une des premières transcriptions¹². Attribuée à Benoît XII, elle bénéficie d'indulgences pontificales. On a vu que beaucoup des textes sont constamment repris dans les livres d'heures. Peut-on envisager que certaines de ces prières soient rédigées par Pierre de Luxembourg ? Pour cela, il faudrait identifier son style.

9. Ul. Chevalier, *Repertorium hymnologicum* no. 18032.

10. Migne, PL 115, 1449-1457.

11. C'est ce que prétend HOEFER, *Nouvelle biographie générale*, 1860 *sub verbo* Luxembourg

12. A. WILMART, *Auteurs spirituels et textes dévots du Moyen Âge latin. Études d'histoire littéraire*, 2^e éd., Paris, 1971, p. 505-536

Or il existe un corpus d'œuvres qui lui sont attribuées, qui pourrait servir de comparaison, si leur authenticité était établie.

D'une part deux textes versifiés latins lui sont attribués : une hymne ou litanie commençant ainsi *Deus Pater qui creasti*¹³, et aussi une prose latine en l'honneur de la Vierge *Dei genitrix Maria*¹⁴.

De l'autre un ensemble aux titres fluctuants de textes en prose française : La Diète de salut, désigné aussi comme Livre qu'il a donné à sa sœur pour l'exhorter à la pénitence, ou journée de 3 jours de pénitence, en français. Un nombre, mal établi selon les éditions, de lettres spirituelles qui auraient été adressées à sa sœur Jeanne. Les manuscrits existants n'ont pas été publiés. Les publications anciennes en français adaptent le texte à la langue de leur époque, XVI^e et XVII^e s. L'analyse du contenu des œuvres montre un manque de personnalité, selon des topos indéfiniment ressassés mais aussi une conformité des idées avec la mystique passionnaire de son époque. Selon Geneviève Hasenohr¹⁵ cette compilation est tout à fait controuvée. Ce sont des textes antérieurs, de saint Anselme, de Robert de Sorbon, *De tribus diaetis* etc., légèrement résumés et traduits du latin. Quant aux prétendues lettres elle les rejette par des arguments d'ordre interne, car elles ne conviennent nullement à la personne de Jeanne et d'ordre externe car elles démarquent aussi des textes anciens. Pourtant, dans le cas du livret adressé à Jeanne de Luxembourg, son existence est certaine, puisqu'il a lui-même ordonné sur son lit de mort de l'envoyer à sa sœur¹⁶. Il me semble donc que ce pourrait être une compilation réalisée et adaptée par lui-même, qu'il a traduite à l'usage de sa sœur, et qui se serait divulguée ensuite dans les manuscrits sous le nom de livret de Pierre de Luxembourg. D'ailleurs on y décèle des tournures de langage ou de pensée acceptables pour le XIV^e s. proches de la langue de Froissart.

Pierre de Luxembourg n'est pas un penseur. F. Lenoble cite un extrait du procès selon lequel il lisait les vies des saints et des prières, mais n'étudiait que modérément¹⁷. Dans ses projets de voyage auprès des rois pour obtenir la paix et la fin du schisme, il voulait s'entourer de juristes compétents, ne se sentant lui-même que la qualité d'ambassadeur de Dieu (AS, *ibid.*, p. 484). De même, les paroles que l'on cite de lui sont toujours des exemples tirés de la vie des saints, qu'il lisait et qu'il cherchait à imiter, et jamais des ouvrages de théologie ou de droit, pas davantage de mystique spéculative. Le testa-

13. De nombreux manuscrits lui attribuent cette litanie : Avignon Ms 113, Epinal Ms 98, Marseille Ms 112, Metz, ms 534, Tours ms 385, Vesoul Ms 91, BNF Ms fr. 24748.

14. Ulysse CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, 4477 et 25340. Cités par F. LENOBLE, *op. cit.*

15. G. HASENOHR, *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique*, t. XII, 1986, col. 1612-1614.

16. AS, Juillet t. 1, p. 460

17. AS, *ibid.*, p. 541.

ment fait bien mention de livres lui ayant appartenu, mais sans donner ni le nombre ni les titres de ces ouvrages. Pour juger de son appartenance à un courant, outre les lectures révélées par le livre de prières et par le livret qui lui est attribué, ce sont surtout ses fréquentations qui peuvent donner des indications. Les relations avec les ordres mendiants données par les hagiographes sont plutôt d'ordre négatif, un témoin¹⁸ lui reproche de se comporter comme un mineur ou pêcheur. Toutefois, il n'a pas fréquenté ces ordres et ne cite guère leurs fondateurs comme modèles. On lui attribue également un rôle dans la querelle de Juan de Monzon ou il a pris parti contre les dominicains¹⁹. Les seuls couvents qu'il a fréquentés sont ceux des célestins à Paris, où il allait voir Philippe de Mézières à partir de 1380, et les chartreux à Paris et à Villeneuve²⁰. Deux ordres érémitiques donc. Son attirance pour la solitude ne fait pas de doute; son dialogue avec Dieu nécessite l'isolement, ou tout au plus un confident, nullement le prêche en place publique. Son goût pour la prière en revanche lui fait aimer ce genre de texte on l'a vu jusqu'à la passion du collectionneur. Faire des vers latins était dans les capacités de tout élève du trivium. C'est pourquoi on peut envisager avec vraisemblance qu'il ait écrit des prières versifiées à son goût. La majeure partie des manuscrits lui attribue la paternité de «*Deus pater creasti*», je propose donc de valider la composition de ces poésies religieuses au rythme simple, à la spiritualité généraliste et convenant parfaitement, dans le cas de cette «*litanie*» à l'usage quelque peu obsessionnel que Pierre fait de la prière. En cela suit-il le modèle de son mentor Philippe de Mézières et son livret de prières (manuscrit 516 de la bibliothèque Mazarine) dont les thèmes sont semblables: Passion du Christ évoquée dans ses aspects les plus sensibles, dévotion mariale, pénitence²¹.

Quant à son extrême humilité elle a sans doute deux origines, la spiritualité franciscaine certainement qui pénètre toute la société à une époque où la pauvreté du Christ est un thème récurrent des discussions, et aussi l'exemple de saint Pierre de Morrone qu'il cite parfois. Elle se manifeste bien souvent pendant sa vie, mais surtout à l'instant de sa mort, par la scène fameuse de sa flagellation, à sa demande, par ses serviteurs, et par son testament dont la clause la plus remarquable était sa volonté d'être enterré au Cimetière des pauvres clercs suivant la cour romaine, dit cimetière Saint-Michel, lieu administré par les religieux Antonins qui avaient le privilège

18. AS *ibid.*, art. 107, p. 542.

19. LENOBLE, *op. cit.*, p. 60.

20. Tentation du dépouillement absolu, selon Yves GRAVA, «*Pierre de Luxembourg, un saint pour son temps*», dans *Études vaclusiennes*, 1989, p. 15-20.

21. O. CAUDRON, «*Philippe de Mézières*», dans *Dictionnaire de spiritualité*, t. 12-1, 1984, col. 1309-1316.

d'inhumer tous les membres du clergé qui mouraient à Avignon et qui n'avaient pas les moyens de se faire enterrer dans leur paroisse²².

L'authenticité de ses œuvres pose le problème de l'authenticité de sa vie. Comme toute hagiographie, sa vie est faite d'emprunts. Le fait que la première Vita soit due à un de ses compagnons un an après sa mort, ne prouve rien sur sa véracité, d'abord parce que le texte n'est pas établi sur un autographe mais sur trois copies dont une copie de Suarès²³, ensuite parce que d'autres exemples comme ceux de Thomas de Celano qui a connu saint François ou Raymond de Capoue, confesseur personnel de sainte Catherine de Sienne, n'hésitent pas à donner le pas à l'extrapolation et à la vision sur les faits matériels.

Ainsi les exemples de ressemblances sont nombreux entre Catherine et Pierre, comme leur vœu de virginité prononcé très jeune, respectivement à 7 ans et à 5 ans. Ils ont tout deux la vision du Christ crucifié, se flagellent et jeûnent. Pour décrire leur charité, on retrouve le topos du vol chez ses parents pour faire l'aumône, dont la fausseté a déjà été démontrée par les Bollandistes dans le cas du « miracle des roses » du bienheureux Pierre.

Il subsiste des différences cependant : chez Pierre insistance sur l'humilité, alors que chez Catherine, qui s'approche davantage des autres, il y a lieu de surmonter ses craintes, etc. En outre elle a une véritable vocation de discours public, qui n'apparaît guère chez Pierre.

Il conserve un engagement dans le siècle, vie épiscopale, engagement politique, tout en vivant une vie privée de privations monastiques : inspiré par saint Elzéar du point de vue du maintien du lien à sa famille aristocratique, mais de Catherine de Sienne pour l'engagement politique envers la papauté et l'église, qui n'apparaît qu'assez tard dans sa vie.

C'est peut-être Gerson qui lui inspire de lier la vie civile et la vie religieuse. Mais il retrouve les grands mystiques étrangers, par sa dévotion envers les plaies du Christ, présente dans l'œuvre du Rhénan Henri Suso et dans les visions d'Angèle de Foligno, confortée toutefois de l'autorité du pape Jean XXII.

La dévotion envers la Vierge, initiée par saint Bernard lui est peut-être transmise aussi par Suso qui la traite sur le ton de l'engagement chevaleresque, cependant que sœur Marguerite Ebner avait développé le culte au sacré-cœur et à l'enfant Jésus. Le texte influent de l'Imitation de Jésus Christ qui développe la sainteté pour les laïcs, préconisera l'attachement à la passion.

22. C'est ce qui explique que ses obsèques se firent à l'église Saint Antoine « des Courtisans ».

23. G. Hasenohr réfute l'authenticité de ce texte, attribué à Jean de La Marche, mais qui à son avis est plutôt une compilation plus tardive (Dic. spirit.)

LES IMAGES DANS LE LIVRE DE PRIÈRES

À la fin du Moyen Âge, le pouvoir des images s'impose sur la dévotion. On sait que les iconographies comme l'« Homme de douleurs » sont nées de l'idée de peintres, que les récits émouvants et sentimentaux des *Méditations* du pseudo-Bonaventure sont inspirées par les images byzantines. Les récits hagiographiques abondent en anecdotes de sculptures et peintures qui s'animent et inspirent des paroles ou des actes à des mystiques, comme le cas du Christ de Greccio.

Quand on sait à quel point l'interaction se fait entre les images et les visions mystiques de la fin du moyen âge, on est conduit à accorder une grande valeur aux images que le bienheureux Pierre suscite autour de lui. Les images de lui après sa mort sont celles d'une vision, celle du Crucifix. Mais il a lui-même créé des images, en particulier celles de son livre de prières. Si le texte, on l'a vu, ne semble pas lui être bien spécifique, il n'y a aucun doute que les deux miniatures du recueil représentent bien son hommage envers la Vierge. Elles ont été attribuées par Marie-Claude Léonelli au Maître du Polycratique, important peintre de cour parisien.

Dans ces enluminures, il est représenté imberbe, avec un visage jeune, mais pas enfantin, alors qu'il fut élevé à la pourpre à l'âge de 15 ans, tonsuré, son galère (chapeau à houppes) à côté de lui. Les traits sont plus caractéristiques des pratiques du miniaturiste que vraiment représentatifs. Bien qu'ils diffèrent du visage que l'on voit sur son gisant et sur la peinture du petit Palais, c'est néanmoins le portrait le plus vraisemblable que nous ayons de lui puisqu'il a été fait de son vivant.

L'iconographie de ces deux enluminures est tout à fait remarquable

Au folio 8, qui commence le texte « Domina mea sancta Maria », Pierre de Luxembourg est à genoux à droite devant la Vierge à l'enfant assise sur une grande chaire à dossier surmontée d'un ciel en bois. Elle passe à l'enfant Jésus le rouleau où est écrit *O Mater Dei memento mei – fiat*.

Le thème de la Vierge à la supplique apparaît ici pour la première fois. La confection du livre étant établie, on est avant 1385. Les autres miniatures représentant ce thème, dans le cercle du duc de Berry, sont plus tardives. Ici le thème est parfaitement accordé au texte qu'il illustre. Cette prière à la Vierge est en effet qualifiée de supplique au fol. 13 (*exaudi me in hac petitione mea pro qua spiritualiter te imploro suppliciter*)... et l'intercession de la Vierge auprès de son divin fils est explicitée par ces mots: « *sicut certus sum quod ipse nichil negans te honorat ita senciam facilius plenius celerius et efficacius tuum sanctissimum adiuvamen et consolamen secundum suavitatem mi/sericordissimi cordis tui et secundum filii tui domini nri Ihu Xpi voluntatem* ».

C'est-à-dire que l'Enfant ne peut rien refuser à sa mère, car elle l'a enfanté, nourri et soigné et fourni le passage obligé de l'incarnation.



Ms 207, f. 8, *Vierge à l'enfant à la supplique*.
© Bibliothèque municipale d'Avignon, IRHT-CNRS.

L'emploi du mot *fiat* est riche de signification. Dans la pratique courante, l'exécution d'une demande dans la chancellerie pontificale s'exprimait au moyen du mot *fiat*. Ainsi, le *fiat* du Christ est ici une réponse à celui de sa Mère, un remerciement pour s'être faite la voie de l'incarnation.

De fait dans une série de sculptures un peu plus anciennes, on voit déjà l'enfant dans les bras de sa mère prendre la plume et s'appêter à écrire sur un parchemin ou un rouleau. C'est en Wallonie que ce thème serait né, avec quelques sculptures à Tournai vers 1380. Puis il se répand rapidement, avec la Vierge du couvent des carmes de Mayence, vers 1390²⁴, la vierge polychrome du musée de Cleveland, celle en pierre polychrome du musée de Lille, vers 1400, la belle statuette en ivoire du musée du Louvre (vers 1400). Dans celles-ci on voit un geste nouveau : l'enfant tête sa mère. Cela était

24. Philippe VERDIER, «La Vierge à l'encrier et l'enfant qui écrit», dans *Gesta*, XX, 1, 1981, p. 247.

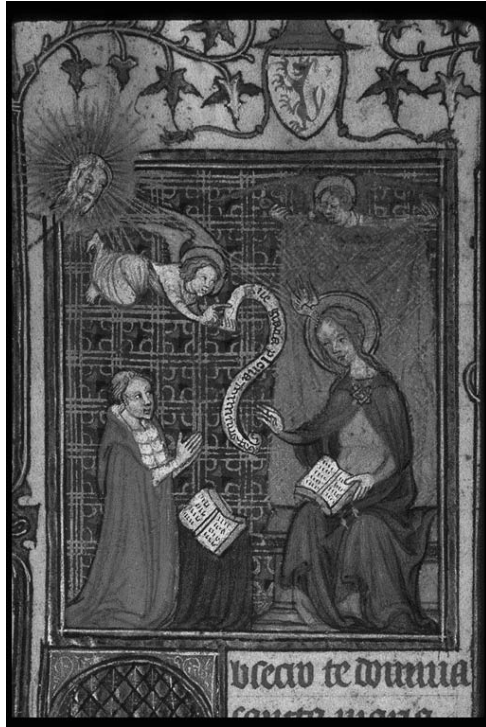
apparu parallèlement dans une enluminure attribuée à Jacquemart de Hesdin des *Très belles heures* de Jean de Berry (avant 1402)²⁵ et une dans le recueil de *L'Aiguillon d'amour divin* réalisé pour la fille de celui-ci, Marie, par le maître de Luçon en 1406²⁶. Ce trait rend bien sûr plus sensible l'humanité du Christ. En revanche la Madone à l'encrier de la cathédrale d'Hildesheim vers 1430-50 ne le reprend pas, pas plus que les statues bourguignonnes du Louvre, où l'Enfant ne fait plus que tendre un livret ou un court parchemin. C'est alors l'aspect d'enseignement qui prend le dessus; on revient ainsi au sens originel de ces figurations: en enfantant Jésus, Marie a surtout contribué à faire descendre le Verbe de Dieu sur terre. C'est pourquoi elle est parfois représentée en train d'apprendre à lire et écrire à son fils. En apprenant le langage des hommes, en le transmettant par l'intermédiaire de l'Évangile, le Christ a surtout délivré un message.

Cependant dans notre enluminure, la présence directe de Pierre en face des personnes divines, l'échange de dialogues entre eux, l'intimité qui s'établit, et en même temps la présence d'un témoin, le serviteur qui est derrière le cardinal, montrent que c'est surtout la relation de l'homme avec Dieu qui est recherchée. Comme dans tout le livre, Pierre s'adresse à la Vierge comme représentante de Jésus. Elle en est presque le substitut tant elle en est proche, tant elle s'est identifiée par ses joies et ses douleurs, à la vie et à la passion même du Christ. S'adresser à elle c'est donc s'identifier au Christ. L'importance de son intercession est rendue aussi par un détail: elle est plus proche du suppliant, l'enfant est assis sur son genou droit, loin de Pierre de Luxembourg; la banderole passe par les mains de la Vierge pour parvenir à celles de son enfant. En même temps, le suppliant est représenté dans tout l'éclat de sa dignité de prince de l'Église. L'entretien se fait selon les formes requises du respect et du formalisme de cour. Les protagonistes se font part en quelque sorte de leurs obligations réciproques. De même dans les textes, l'assistance que le propriétaire du livre réclame à la Vierge auprès de son fils est rachetée par le service presque féodal qu'il rend en confessant ses fautes, en les expiant par la pénitence, en jurant sa foi et sa fidélité. Ainsi se fait la jonction des deux mondes auquel appartient Pierre de Luxembourg, la courtoisie d'une grande famille qu'il ne renie jamais malgré les comportements parfois violents de son frère et la mystique la plus intime d'un contact direct avec Dieu.

La seconde enluminure est consacrée à un sujet beaucoup plus courant: l'Annonciation à Marie. On y retrouve toutefois une disposition très similaire. La Vierge est assise à droite sur une banquette, derrière elle un ange

25. Bruxelles, Bibliothèque Royale, ms 11060, f. 10-11.

26. Exposition Paris 1400 - Les arts sous Charles VI (par F. Avril); Millard MEISS, *French painting at the time of Jean de Berry*, London, 1967.



Ms 207, f. 16, *Annonciation*.

© Bibliothèque municipale d'Avignon, IRHT-CNRS.

déplie un tissu précieux. Tout en haut à gauche apparaît la tête de Dieu le Père, qui émet un rayon par lequel la colombe du Saint-Esprit descend en direction de la Vierge. La particularité est que l'archange Gabriel paraît aussi porté par ce rayon et vole en direction de Marie, porteur d'un « Ave Maria » inscrit sur un phylactère. Enfin en bas à gauche nous retrouvons Pierre de Luxembourg en cardinal agenouillé devant son prie-dieu, si bien qu'il semble en familiarité directe avec la sainte Vierge.

C'est la prière *Obsecro te* qui est illustrée par cette miniature.

Une 3^e enluminure était prévue au feuillet 138 qui a été laissé blanc, juste avant une autre prière pour la Vierge. On voit donc à quel point la préférence Mariale du bienheureux Pierre se manifeste aussi dans les images.

L'authenticité du livre de prière est établie et ses autres écrits mériteraient un nouvel examen. Ainsi la personne du bienheureux Pierre de Luxembourg a paru moins falote qu'on ne le dit; il n'est pas un jouet de la

cour d'Avignon mais un vrai mystique, sa personnalité vraiment forte s'inscrit dans des courants bien définis. Il se rattache à une piété internationale qu'il connaît bien. Il tente de la vivre entre deux pôles, également représentés dans son livre de prières, sa soumission aux formes de la vie aristocratique, sublimée par sa dévotion à la Vierge, sa tentation du martyr par l'imitation de la passion de Jésus et des saints. À son tour il s'attache à répandre cette mystique autour de lui, influence sa sœur Jeanne, qu'il convainc de rester vierge pour Dieu, son cadet André qui est très marqué par sa personnalité. Sa pratique de la charité, ses prodigieuses ascèses, ses collections de prières qu'il récite et fait réciter par son entourage lui ont valu une vaste réputation qui justifie le caractère thaumaturgique que lui attribue la foule après sa mort.

Georges FRECHET

